

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE MARQUIS ERNEST

DÉPRET, LOUIS

Saynète — 1882

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE MARQUIS ERNEST	5
-------------------------	---

LE MARQUIS ERNEST

SCÈNE I

(Il chante.)

(Il esquisse la reste de l'air.)

(On sonne.)

(On sonne lentement et longuement.)

(Un seul coup de pied impérieux et sec.)

(Poétiquement.)

(Tintement traînant de la sonnette.)

(Il rit avec affectation.)

(Mimant la scène.)

(Avec embarras.)

(On sonne.)

(Sonnerie répétée.)

(On sonne, il se rapproche de la porte.)

(S'adressant et la sonnette qui recommence.)

(Collant son oreille à la porte.)

(Il va s'assurer du côté des appartements.)

(Il ouvre la porte et recule terrifié.)

(Le marquis caché derrière la porte, entre furieux.)

HECTOR *(seul)*

Hé ! Bonjour, monsieur le mari... Qu'avez-vous fait de votre femme ?...
Quand cela finira-t-il ?... C'est insensé !... Et voilà la musique à laquelle
je suis condamné depuis une heure. moi... moi... qui raffole des maîtres
nouveaux, et qui ai la tête encore toute vibrante de fraîches mélodies :
En dépit des cabales, le monsieur qui a fait cette chose-là, a vraiment
une lyre... comme disait ce reporter qui m'a été présenté l'autre jour au
bal des gens de maison. Ernest est fou, et pas d'aujourd'hui, exemple...
Je continue, exemple : lorsqu'on voit, réunis sous ses yeux, sur une table
ronde en chêne sculpté... à soi, tous les éléments d'un dîner respectable,
sans parler de l'île Bourbon, des Brevas, du Kumel, mes seuls amis à
moi. Ah ! Mais... Ah ! Mais ! Je continue : quand on a toutes ces choses
à portée de la main, c'est l'usage des vrais gens du monde de se livrer
alors aux enlacements du bien-être, et d'envisager l'oeuvre du créateur
à travers toutes, sortes de couleurs ravissantes. Est-ce le cas d'Ernest ? -
Ah bien oui ! Mais j'oublie... que j'ai oublié de camper mon bonhomme,
comme disait ce sculpteur qui m'a été présenté l'autre jour à notre bal.
Qu'est-ce qu'Ernest ? Eh bien, il y en a qui diraient qu'Ernest est mon
maître. Va pour mon maître, puisque c'est ainsi que cela se prononce. Et
pourquoi, mon maître, s'il vous plaît ? Tout uniment, parce que lorsqu'il
est là, je dois l'appeler monsieur. Mais ne vois-tu donc pas, vieille folle

de société, qu'il s'agit ici d'une simple convention commerciale ? Ernest, mon semblable... moins la tournure, moins je le ne sais quoi, est un homme qui se trouve avoir trop d'argent de poche. De cet argent de poche, il me cède une partie, afin que je l'appelle monsieur. Je suis l'offre, il est la consommation. Lorsqu'il ne consomme pas, j'arrête son compte, il redevient Ernest, plus de consommation. Je ne vois pas du tout pourquoi je lui ferais des cadeaux... surtout en son absence. Nous disions donc qu'Ernest n'a pas d'estomac, il la fait à l'eau de Vals, il mange ridiculement, sans esprit, sans distinction, sans soupçonner qu'un autre homme, son égal, a affirmé du génie dans ce salmis de bécasses. Naguères, ces mêmes bécasses, ce n'était qu'un objet désagréable à l'oeil que le plomb du chasseur venait d'abattre sanglant... sur la grève. As-tu fini ! – Je continue : à présent, c'est joyeux, c'est parfumé... c'est parisien. Eh bien, Ernest n'en fait aucun état, pour parler comme ce normalien qui a demandé à m'être présenté à notre bal. C'est l'homme des oeufs à la coque, de la côtelette, le vieux jeu, quoi ! Mais tout cela ne me dit pas pourquoi cette vie de rat de bibliothèque, ces airs cachés, et depuis trois mois environ cette tenue de bal à l'heure du dîner, et ces aventures mystérieuses ? Mon Dieu, que cet homme a donc de la province en lui ! Je ne lui connais pas de dettes, ce qui n'est pas pour le flatter... mais enfin il y a quelque chose, quelque chose de nouveau, cela est certain, quelque chose qui ne ressemble pas aux vieilles médailles, aux vieilles assiettes qui ont seules jusqu'à présent occupé son coeur. Mais quoi ? – Hier il dînait en ville, naturellement chez des Pot-au-feu. Ce gaillard-là n'a rien à voir avec le Grand-seize, je vous en répons... ni même avec le petit. Tenez, voilà de ces mots comme il n'en trouvera jamais, lui. J'ai supposé que l'on chanterait au dessert, et que cela finirait par un joli loto. Aussi, me la suis-je brisée, et à minuit et cinq minutes, je savourais un puros devant la Maison-Dorée, après avoir assisté à la première des Variétés. J'ai retrouvé là tout mon monde ; c'est bon de se sentir les coudes. J'avais au dernier moment trouvé un excellent coin... adossé contre les baignoires de face. Il m'en a même coûté un chapeau, à la suite de circonstances... mais passons. En rentrant, je fus mandé par Ernest, rentré lui-même avant moi. Je pus

craindre un instant qu'il serait colère, de mauvais goût, qu'il me dirait⁵⁵
de ces mots... je le trouvai au contraire assez agité et l'air malheureux. -
Mon cher Hector, me dit-il, demain de grand matin, et peut-être avant,
une personne brune viendra carillonner ici. Moi - Une femme !! - Ernest
Une femme... peut-être. - Moi. - Une femme !!! - Ernest. - Tu ne lui ou-
vras sous aucune espèce de prétexte. C'est ça... c'est bien ça... je conti-⁶⁰
nue. À cette prière stupide, j'opposai une objection pleine de sens : - Et,
si je n'ouvre pas, comment saurais-je que c'est la petite dame brune ? -
C'est très juste, mon excellent Hector, comme toujours c'est toi qui es
dans le vrai ; Eh bien alors n'ouvre à personne, laisse le monde entier
sonner ! » Et le monde entier, comme vous voyez, a l'air de profiter de⁶⁵
la permission. Cependant, je languis à sentir de si près l'odeur d'un bon
gros secret, sans y pouvoir donner un coup de dent. Et dire que derrière
cette porte, derrière cette misérable planche de bois, palpite un être gra-
cieux, sensitif... une femme. Hum ! La fine odeur ! On n'aurait qu'à faire
comme cela cric ! crac ! Et l'on serait en face de son idéal. Tu sais... toi...⁷⁰
ne me tente pas. Raisonnons ; peut-être je me suis privé jusqu'à présent
d'ouvrir, par le fait d'une ridicule condescendance envers Ernest, qui
doit être occupé maintenant avec ses gravures, ses cuivres, et ne pense
plus à ce qu'il m'a dit hier au soir, car il n'a pas beaucoup de suite dans
les idées cet être-là, mais il est si plein d'égards pour moi ! Tout est bien⁷⁵
par ici, mon coeur tais-toi ! Allons, un bon mouvement ! cric ! crac !
Voilà qui est dit. C'était monsieur !!!

SCÈNE II

Hector, Ernest, tenant Hector a coUet.

ERNEST

Paillasse !

(À part.)

HECTOR *(se dégageant)*

Monsieur ! Dame, à présent il paye.

80

ERNEST

Va-nu-pieds ! Fainéant ! Mouchard ! Poseur !

(À part.)

HECTOR

Monsieur le Marquis ! Je trouve même qu'il court après son argent.

ERNEST

Ah ! Voilà comme tu me récompenses, drôle, de ne pas t'avoir jeté à la porte hier au soir, pour m'avoir fait attendre moi, ton maître. Eh, bien, à présent, je t'y flanque à la porte... j'en ai assez de toi, je te renvoie, je te 85
chasse... tu vas me tourner les talons... d'ici une heure, il faut que tu sois parti. Hé quoi, faquin ! Tu m'entends dire que j'attache la plus grande importance à ce que cette porte reste close et le premier usage que tu fais de mon secret, c'est de tâcher de le violer. Eh bien, sache-le, misérable, il n'y a pas de secret... C'est une épreuve... C'est un piège 90
que je t'ai tendu, parce que je me méfiais de toi... pas ça de secret, tu m'entends ; mais je voulais être fixé, j'ai pris par la porte de service... et j'ai sonné.

HECTOR

Comment, tous ces coups-là... c'était monsieur...

ERNEST

Ça ne te regarde pas !

95

(Il sort.)

HECTOR *(avec noblesse)*

Alors monsieur le marquis pourra témoigner que j'ai lutté.

ERNEST *(le poursuivant de ce cri)*

Pas de secret ! Pas de secret !

SCÈNE III

LE MARQUIS ERNEST *(accablé, tombe sur la banquette)*

Il n'est plus là, je puis parler... Eh bien, si, il y a un secret, un vilain secret, et comme on dit, une méchante affaire. Dans ce temps-là, le marquis Ernest (c'est moi !) venait de s'éveiller comme à l'ordinaire, c'est-à-dire sur les neuf heures, et en regardant sur son journal le quantième du mois, il avait poussé un cri de surprise et presque d'horreur. Comment, lui, l'homme précis et ordonné entre tous, (oh oui! je suis précis et ordonné) avait-il pu commettre une aussi forte méprise ? Sachez donc, que par suite d'une faute de calcul très pardonnable quand on aime, ce n'était pas dix-huit jours, ainsi qu'il aimait à le croire, mais vingt qui le séparaient encore de son mariage avec sa cousine Yolande dont il était chéri, et qu'il adorait. Oh ! Oui, je l'aime bien, mon Yolande ! C'est à ta découverte funeste de ce vingtième jour que remonte le vilain secret, la fâcheuse affaire en question. Le marquis Ernest n'est pas un type. - Non, je ne suis pas un type. - Mais il est dans son espèce un homme assez rare, ayant la passion, la manie de l'ordre. Je suis le rangement, le classement, la méthode en personne. Mon bonheur, c'est que toute chose soit en sa place, que toute heure ait son emploi invariable. Depuis l'âge de dix-sept ans, je raffole des exemplaires rares, des Sèvres, des Saxe, des gravures, des vieux grès. Je passe ma vie à ranger, à déranger, à épousseter ces trésors. Je rumine comme une grosse affaire des chassé-

croisé pour le lendemain : ces livres à la place de ces faïences, cette commode au lieu de ce bureau, voilà les événements de la vie du marquis Ernest. Oui voilà quels sont... hélas ! Quels étaient les événements de ma vie. D'ici vous voyez comme un pareil caractère est mal placé 120 pour goûter l'abracadabrante fantaisie des Cora, des Blanche, des Bébé. Aussi demeure-t-il froid à ces noms illustres, j'allais dire à ces dates patriotiques. Il avait arrêté dose marier à vingt-huit ans... Oui, j'avais arrêté cela. Donc, à vingt-sept ans et neuf mois, je demandai et j'obtins la main de ma cousine au troisième degré, Yolande qui me chérit et que j'adore. Oh oui, j'adore mon Yolande! Le marquis Ernest, entra dès lors officiellement dans sa seconde manière. Sans négliger pour cela ses cuivres et ses porcelaines, il entra dans la phase des bouquets, des bijoux, des vers, des dîners chez les parents de la fiancée, lesquels habitent près de Chantilly ; de la sorte, mon intérieur n'est dérangé par aucune allée et venue, et mon valet de chambre lui-même ne sait rien de mes projets. Je gagnai ainsi deux mois et douze jours, du moins, je le croyais, et mon programme restait encore tracé pour dix-huit jours... pas une seconde pour l'imprévu formalités légales, visites, invitations, achats divers en vue d'un voyage... en Italie bien entendu... total dix-huit jours sec ! Tout allait si bien... trop bien ! Mais quel réveil, lorsque le marquis découvrit, se dressant de toute la hauteur de leurs quarante-huit bêtes d'heures, deux grands jours dont l'emploi non prévu restait en blanc. Soudain son désarroi fut traversé comme par un éclair. Il n'était pas de ces gens à qui, dans le malheur, il revient des airs de musique. Non, il était homme, vous le devinez, à recourir plutôt aux proverbes. Juste au moment où il allait saisir le proverbe consolateur, reçut la visite d'un sien parent, le comte Pierre, boulevardier à tous crins, un brave qui trouve qu'avec un bon cheval et un bon dîner, la vie est belle, et qui connaît... toutes les cocottes. Le comte Pierre que je n'avais pas vu depuis un an, vint à moi la main tendue : « Hé bien, l'on se marie, me dit-il... sans prévenir personne, et moi, ton cousin, je n'en saurais rien, si je n'étais aussi un peu cousin de la mariée, qui m'a prévenu, elle. Sans rancune, mes compliments. Et cela t'a pris tout de suite, comme cela, mon cher bric-à-brac, ma vieille potiche ! As-tu un peu vécu au 150

moins ? Qu'est-ce que tu as fait de ta jeunesse, avant de l'enterrer pour toujours ? Raconte-moi cela, car tu sais, mon petit magot, mon précieux craquelé, je te le dis aussi sérieusement que la sagesse des nations cité-même il faut que jeunesse se passe ! - C'est cela ! C'est cela, même !¹⁵⁵ m'écriai-je en sautant au cou de mon ami Pierre. C'est cela même, tu as raison, j'ai trouvé. Eurêka, le proverbe est clair : il faut que jeunesse se passe, c'est la sagesse des nations qui l'affirme. Eh quoi, Monsieur le Marquis, les nations se sont cotisées pour être sages à votre profit... et vous n'en profiteriez pas ! » En effet, ne pas voir dans cette coïncidence¹⁶⁰ des deux jours supplémentaires et du proverbe négligé, une invitation d'en haut, c'eût été par trop d'aveuglement. La volonté des puissances mystérieuses, me rappelait clairement un devoir presque sacré. Restait à définir les conditions dans lesquelles s'accomplirait ce devoir. Le comte Pierre qui devant l'explosion de ma joie m'avait cru un peu touché, entra bientôt dans mes vues et me fut du plus grand secours. Le comte¹⁶⁵ Pierre, je l'ai dit est très lancé. Il me recommanda une divine personne, sympathique au club... pas un mot de plus. « Admirablement élevée par une tante idolâtre, la divine personne pouvait prétendre à tout, me dit le comte Pierre, lorsqu'elle fut lâchement... lâchée par un prince de la maison russe des Ober... off. » Ainsi me parla le comte Pierre, mon cousin.¹⁷⁰ J'eus l'air, par politesse, de gober le prince Ober... off... mais dans le fond, comme je ne suis que méthodique, et pas imbécile, je trouvai cette arabesque oiseuse. Sur-le-champ, le comte Pierre me présenta. Une jeunesse qui a résolu de se passer en quarante-huit heures n'a pas de temps¹⁷⁵ à gaspiller. Nous fûmes très vite d'accord avec la victime du prince Ober... off... Le comte Pierre, grand maître des cérémonies, décida que le jeune couple dînerait chez Bignon, et assisterait dans une baignoire, à la première des Variétés. Dans l'intervalle, le marquis Ernest, qui depuis son enfance n'avait pas connu une minute de vide à frotter ses médailles, à cataloguer ses dessins, s'ennuya monstrueusement auprès de la jolie brune dont les mille petites extravagances le révoltaient. Il se¹⁸⁰ faisait à lui-même l'effet d'un civilisé jeté parmi les sauvages. Ce que c'est pourtant que l'idée, car il n'est rien de moins sauvage au monde que la divine personne. Ses prévenances les plus délicieuses tourmen-¹⁸⁵

taient le marquis. Il attendait, comme un supplicié, la fin de l'épreuve.
 Enfin sonna l'heure du dîner, puis celle du théâtre. Je trouvai bien que
 quarante louis pour des huîtres d'Ostende, des ortolans brûlés, des
 truffes gelées, une bouteille de Moët, et cette baignoire asphyxiante
 comme une étuve... C'était déjà assez joli... le prix d'un Delft doré !
 Mais avec quelle joie il eût ajouté à sa mise quarante autres louis pour
 que sa compagne voulût bien se retirer doucement avant la sortie... au
 commencement du dernier acte par exemple. Quels vœux ardents.
 J'adressais au ciel, de me voir rendu à mes collections, à mon Yolande,
 guéri à jamais de ma foi aux proverbes... et des personnes sympathiques
 au club. À cette sueur froide qui me perle sur le front, je sens revivre
 toute la réalité du petit drame... Et ce n'est peut-être que le prologue !
 Écoutez ! Écoutez ! L'ancien parterre, transformé en stalles d'orchestre,
 apportait comme une houle de têtes dites humaines, jusqu'au bord de
 ces sombres nids qui seraient d'intolérables cachots, si l'entrée n'en
 coûtait à certains jours le prix d'un cheval anglais. Toutes ces cages sont
 bondées, excepté une seule, qui n'enferme que deux prisonniers. Le-
 vant est occupé par une gentille dame pas trop ébouriffée, et au sourire
 inexplicable. Dans le fond de la baignoire, dont nul visiteur ne vient
 troubler le profond silence, est assis un jeune homme qui pourrait servir
 de modèle à un portrait définitif de celui qui voudrait bien s'en aller. Ta-
 pi au coin le plus obscur de sa geôle, il ne perd pas des yeux sa com-
 pagne. Cependant l'attitude de celle-ci n'offrait rien que de rassurant à
 l'oeil du plus inquiet. Elle s'occupait rêveusement à vider une boîte
 d'oranges glacées. Voilà où en étaient les préoccupations du marquis at-
 tentif, et qui tout en se félicitant de trouver sa compagne si, raisonnable,
 s'étonnait de son air rêveur. La petite boîte d'oranges glacées m'avait
 d'abord fait trembler. Je voyais d'ici ma compagne grignotant pendant
 la musique, et le parterre furieux, de crier à la porte ! Et mon mariage
 devenu impossible après ce scandale public... Eh bien, rien de tout cela.
 - C'est incroyable... me disais-je... Elle est calme et même un peu triste...
 pauvre femme !!! Quel vide !!! Quel ennui parfois sous ces fronts cou-
 ronnés de roses ! Qu'est-ce qui peut donc l'absorber ainsi ? » N'y tenant
 plus, le Marquis émerge de son coin obscur, juste à temps pour jouir du

spectacle de sa belle amie posant la dernière pierre, c'est-à-dire le der- 220
 nier pépin d'orange à un gentil monument dont les assises n'étaient
 autres que le bord d'un chapeau ; ledit chapeau situé d'aplomb sur la
 tête d'un personnage gravement assis au parterre, un peu plus bas que
 la baignoire, et totalement invisible pour nous. C'était pendant
 l'entracte. Des rires étouffés des baignoires voisines avaient éveillé en 225
 moi de vagues terreurs... mais jamais, jamais plus ridicule catastrophe
 ne s'était offerte à mon imagination. - Misérable me dis-je ! Voilà ce que
 me réservait son air songeur ! Dans trois minutes on va frapper le pre-
 mier coup. Les musiciens rentrent déjà. Cet homme forcé de se décou-
 vrir, découvrira tout. Je ne crains pas les épées... mais Yolande perdue... 230
 un si bon mariage démoli... mon nom mêlé à cette farce grossière... Voi-
 là ce qu'on appelle passer sa jeunesse !!! Non ! Non ! Foin de la fausse
 chevalerie ! Fuyons avant tout le tapage ; d'ailleurs je ne dois aucun mé-
 nagement à la créature qui m'expose ainsi. Là-dessus, j'ouvris d'un coup
 sec la porte de la baignoire. - Vous avez si chaud que cela, Marquis ? 235
 Oui, je m'en vais pour de bon. Libre à vous de m'imiter, mais tout de
 suite, ou pas du tout. Est-ce compris ? - Parfaitement ! Beau croisé, à
 votre aise... Vous voulez filer ; avant l'auteur ! L'auteur !!! De peur de
 me compromettre. Bon voyage. » Elle n'était pas autrement émue ;
 étrange créature ! Je sautai dans la première voiture, et je rentrai ici 240
 maudissant ma sottise complaisance pour tes proverbes. Et me voilà sous
 le coup d'une persécution de la dame, ou d'une visite de l'homme au
 chapeau, qui viendra, son couvre-chef avarié d'une main...

SCÈNE IV

*(Sur les dernières paroles du marquis, HECTOR fait son entrée, juste dans
 l'attitude indiquée, brossant du coude son chapeau, dont il semble vouloir en-
 lever une tache rebelle.)*

HECTOR

Monsieur le Marquis pourra témoigner que j'ai lutté... Je lui donne ma parole que ce qui est arrivé, la porte ouverte, cric! crac ! ne serait pas arrivé, si je n'avais eu la tête encore toute pleine des émotions d'une première, une vraie première de Parisiens. 245

LE MARQUIS (*intéressé malgré lui*)

Une première... Où ? Quand cela ?...

(*À part.*)

HECTOR

Oh ! Monsieur me fait poser... pardon... monsieur veut rire. Monsieur sait mieux que moi, ce que je veux dire avec cette première. Je le flatte, je le traite comme un Parisien. 250

LE MARQUIS (*embarrassé*)

Ah ! Oui... Hier... Je crois avoir lu cela... dans mon journal... à l'Opéra-Comique ?

(*Haut.*)

HECTOR (*à part*)

Paysan ! Oui, Monsieur, c'est-à-dire pas loin de l'Opéra-Comique... aux Variétés. 255

LE MARQUIS (*très inquiet*)

Ah ! Vous allez là... Vous ! Eh ! Comment cela s'est-il passé, rien d'extraordinaire... pas d'accidents ?

(Haut.)

HECTOR *(à part)*

Est-ce qu'il s'imagine que les omnibus circulent dans la salle ? Non, rien d'extraordinaire ; j'ai aperçu au départ... (puisque monsieur le Marquis m'interroge) son ami le comte Pierre qui avait au bras une jolie brune...²⁶⁰ et ils riaient... ils riaient !!!

LE MARQUIS

Et voilà tout... Pas de dispute... Pas de bagarre ?

(Haut.)

HECTOR *(à part)*

Ah ça, d'où vient-il ? Monsieur... nous étions là, en excellente compagnie.

LE MARQUIS *(soulagé de ses craintes)*

La salle était belle ?

265

HECTOR

Oui... mais il se glisse de fiers... mal élevés partout. Voyez ce qu'ils ont fait de mon chapeau. Ils ont jeté dessus leurs pépins d'orange. Ah ! Si je savais qui !

LE MARQUIS *(lui donnant un louis)*

Tenez, allez acheter un autre chapeau, je vous pardonne pour cette fois.

HECTOR (*à part*)

Provincial, mais homme du monde.

270

LE MARQUIS (*ravi*)

Oh oui ! J'aime bien mon Yolande.